

Publié dans Travaux du Centre de Recherches Sémiologiques 46, 57-80, 1984,  
source qui doit être utilisée pour toute référence à ce travail

L'OUVERTURE D'UNE CONVERSATION FAMILIÈRE BANALE ET SA  
REPRISE THÉMATIQUE, CONTRIBUTION À L'ANALYSE DU RÔLE  
SOCIAL DE L'INTERACTION CONVERSATIONNELLE

par Jacques BOURQUIN

Université de Franche-Comté-Besançon

"On ne parle pas pour ne  
rien dire"

2. Transformations non réductibles aux transformations linguistiques:

- variations terminologiques, synchroniques ou diachroniques;
- laconisme: ellipses plus ou moins tributaires de l'environnement, du lecteur potentiel et de l'usage en cours, ajouts d'explicitation;
- changement du statut fonctionnel des *Mt*, relevant d'options théoriques et didactiques;
- contribution sémiologique extralinguistique, usage de symboles ou de figures, notamment ancrage dans l'environnement par des anaphoriques-déictiques littéraires;
- extension-restriction du contenu lié à l'idéologie retenue sur la spécialité et sur son enseignement;
- transformation supposant une chaîne de raisonnement intermédiaire entre deux *Mt* reconnus comme équivalents par des spécialistes.

La frontière entre les divers types de transformation reste souvent délicate à tracer.

Par ailleurs, un ordre déterminé des transformations est loin de s'imposer à l'évidence.

En général, seuls les résultats globaux de plusieurs transformations sont accessibles à l'expérience directe (sont attestés).

Pour la reconnaissance des équivalences, pour l'analyse des données et pour la reconstruction des chaînes non attestées, une certaine connaissance de la discipline en cause paraît indispensable.

## 1. Introduction

1.1 L'analyse qui suit porte sur un enregistrement d'une conversation familière banale, donnée ici dans une transcription conventionnelle.

Les interlocuteurs sont une femme de ménage d'origine rurale (désignée comme locuteur A) et les personnes qui l'emploient (locuteurs B et C). Les interlocuteurs, d'âge sensiblement identique, sont donc de statut social et socioculturel différent. Le locuteur A montre par ailleurs dans son discours non rapporté ici qu'elle a profondément intériorisé cette différence.

1.2 Cette conversation se présente comme une des variantes de réalisation du "discours quotidien" tel qu'il est caractérisé par J.-B. Grize<sup>1)</sup> et opposé, dans la perspective d'une recherche en logique naturelle, aux discours des sciences physiques et des sciences humaines<sup>2)</sup>. J.-B. Grize le caractérise par quatre conditions, dont une au moins est nécessaire, et dont "aucune n'est indépendante des autres":

1. Le discours s'adresse à un interlocuteur particulier
2. Il est engendré en situation
3. C'est un discours d'action
4. Il ne vise qu'une validité locale<sup>3)</sup>

Il s'agit ici d'une conversation familière non familiale, impliquant une interaction sociale particulière. La projection mentale qu'un locuteur fait de manière générale de ses interlocuteurs, y est fondée sur une accoutumance moindre ou nulle, et s'élabore à partir des

---

1) Langue française, no 50, mai 1981, p. 7.

2) "Les simples discours quotidiens peuvent demeurer entièrement laxistes." Travaux du Centre de Recherches sémiologiques, Université de Neuchâtel, no 43, 1982, p. 78.

3) Langue française, no 50.

seuls indices comportementaux ou langagiers actuels et/ou antérieurs, et sans faire intervenir, ou en la faisant intervenir de façon minimale, l'expérience de relations affectives liée à la permanence de la vie en commun<sup>4)</sup>. Le discours quotidien familial a aussi souvent un caractère plus distendu en raison de la chronologie plus large dans laquelle il peut s'inscrire.

1.3 D'autre part cette conversation n'est pas transactionnelle. Elle n'est pas non plus polémique, ne cherche pas à imposer un point de vue rationalisé et n'a pas d'enjeu idéologique explicite. C'est une conversation banale dont on a retenu d'ailleurs les moments de banalité la plus grande puisqu'il s'agit d'une part de l'arrivée du locuteur A et de son entrée en matière, ou de l'"ouverture" au sens musical du terme, avec des considérations rituelles sur le temps qu'il fait; et d'autre part d'un échange postérieur de quelques minutes consistant dans le développement de variations sur le même thème référentiel.

1.4 Néanmoins les interlocuteurs, en raison du statut social déjà signalé, ont des rôles sociaux déterminés. Ce discours banal n'échappe pas à la règle commune de toute conversation envisagée comme interaction: la conversation est guidée par le souci de ne pas perdre la face, ou plus généralement de "neutraliser les menaces potentielles" que représente toute intervention orale, tant pour le territoire d'autonomie que chaque interlocuteur s'attribue que pour l'image publique qu'il veut donner -et sans doute se donner- de lui-même<sup>5)</sup>.

Ce qui se construit dans l'acte de communication, dans et parallèlement à l'objet du discours, c'est cette représentation que le sujet veut donner de lui-même. Cette construction entraîne des stratégies de justification et d'argumentation d'autant plus évidentes ici

---

4) "Familial" est pris ici dans un sens large.

5) Cf. E. ROULET: "Echanges, interventions et actes de langage dans la structure de la conversation. Etudes de linguistique appliquée, no 44, oct.-déc. 1981, pp. 7-8; et les auteurs cités: Goffman, Brown et Levinson.

qu'elles opèrent sur des référents de la plus grande banalité et au sein des stéréotypes.

1.5 Nous adoptons la terminologie de Goffman, adaptée et développée par E. Roulet et l'équipe de l'Université de Genève, et leur représentation théorique générale de la conversation à trois niveaux<sup>6)</sup>.

- 1) L'échange ("confirmatif" ou "réparateur") qui est l'unité supérieure de la conversation
- 2) L'intervention "contribution d'un énonciateur sur un point particulier"<sup>7)</sup>
- 3) Les actes de langage constituant de l'intervention.

Nous renvoyons pour plus de précisions au numéro 44 des Etudes de linguistique appliquée.

Mais notre analyse n'est pas centrée sur les "propriétés essentielles" de l'interaction<sup>8)</sup>. Notre orientation est moins de rechercher ou d'affiner une "théorie plus formelle de l'organisation des séquences conversationnelles" que d'analyser des stratégies, certes contingentes en tant que propriétés formelles, mais qui pourraient néanmoins être tenues pour prédominantes dans la mesure où elles sont liées à un certain apprentissage de classe et à une pratique langagière résultant de cet apprentissage. Etant bien entendu que nous travaillons ici sur un échantillon isolé d'où nous ne tirerons aucune conclusion générale.

On a tenu compte aussi des divers niveaux de l'activité langagière en essayant de mettre en lumière les solidarités qui existent entre les structures de rang supérieur: conversationnelles et logico discursives et les structures lexico-syntaxiques ou grammaticales dans lesquelles se réalise le discours.

---

6) Etudes de linguistique appliquée, no 44, 1981, cf. p. 9.

7) Id. A. ZENONE, p. 71.

8) Id. J. MOESCHLER, p. 69

1.6 Nous distinguons ici trois échanges principaux successifs: le premier qui est un échange réparateur constitue l'"ouverture" de la conversation. Il inclut en outre deux échanges confirmatifs de salutation, enchâssés, que nous considérons comme "secondaires" dans notre analyse.

Les deux autres échanges se partagent la deuxième séquence de la conversation analysée. L'un consiste essentiellement en une autoréfutation du locuteur A. Le dernier est un nouvel échange réparateur par lequel A reprend la direction des opérations qu'elle avait momentanément perdue.

## 2. L'ouverture

### 2.1 Le référent

Le référent textuel n'a pas généralement de valeur discriminante en ce qui concerne les discours; or il nous semble ici faire exception. L'une des règles de l'ouverture de la conversation banale est de se présenter avec une dominante phatique dans une interaction qui sauvegarde l'indépendance et l'égalité de l'interlocuteur.

Cette nécessité a conduit au figement ritualisé des formules performatives de salutation et de leurs réponses telles qu'elles apparaissent ici; mais aussi à une ritualisation de thèmes référentiels<sup>9)</sup> comme le temps qu'il fait, assez bénins pour assurer cette sauvegarde, et secondairement au figement stéréotypé des formules ordinairement utilisées, et qui sont devenues pour cette raison matière à plaisanterie. Ainsi "le temps est beau, pour la saison" moqué par Gustave Nadaud dans une chanson célèbre, ou "le fond de l'air est frais", sans parler de "alors il veut pleuvoir/faire beau aujourd'hui?" des campagnes franco-comtoises.

Ce qui particularise la conversation analysée, ce sont des dimensions inhabituelles que le locuteur A donne à cette entrée en matière

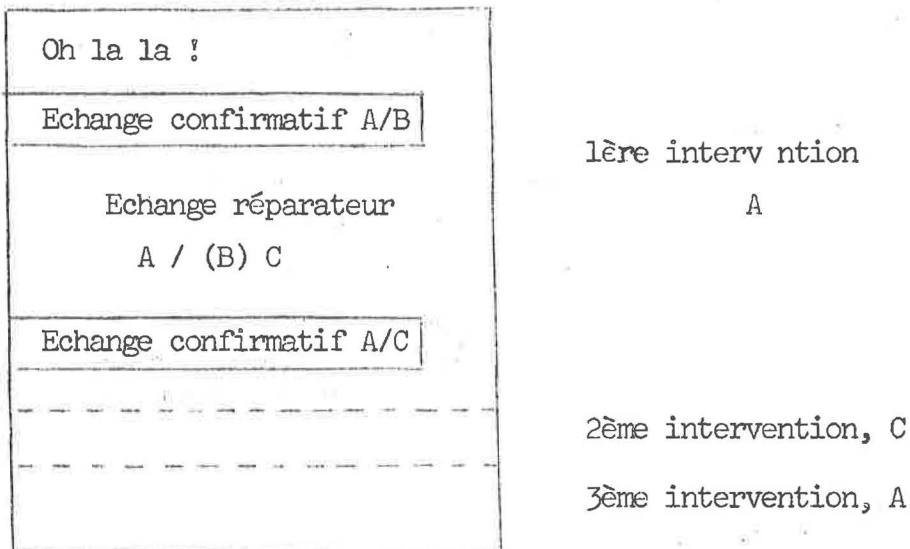
---

9) Nous utilisons le terme de thème référentiel pour désigner les divers énoncés assignables à un même champ conceptuel.

re, la manière dont il enchaîne et la manière dont il argumente sur des énoncés majoritairement évaluatifs relatifs à ce référent.

## 2.2 Structure générale

La séquence d'ouverture se présente sous la forme d'un "échange réparateur", complexe du fait qu'il concerne trois interlocuteurs différents, le troisième apparaissant au cours de la conversation, et qu'y sont enchâssés deux "échanges confirmatifs" consistant en salutations réciproques. L'échange réparateur commence avant le premier échange confirmatif de salutations entre A et B par l'exclamation qui précède le salut initial et ouvre la première intervention de A. Cet échange, relatif au temps qu'il fait, est interrompu, avant une intervention de B, par le deuxième échange confirmatif de salutations entre A et C, et continue par la demande d'assentiment que A adresse directement à C, sans avoir encore obtenu de réponse orale de B, qui n'interviendra pas. L'échange se termine par les deux interventions, de C et de A, suivant le schéma suivant :



2.3 La première intervention est elle-même constituée d'un acte directeur de demande de confirmation et d'assentiment préparé par des actes d'information et d'évaluation, ou plus exactement d'information sur l'évaluation.

Ces actes préparatoires subordonnés offrent la particularité d'être juxtaposés en plusieurs séquences abondamment répétitives dont les relations logico sémantiques semblent être de pure coordination au plan informatif et de progression au plan évaluatif.

1 è r e  s é q u e n c e	1	Oh la la (je dis) c'est pas rien	.....	Assertion évaluative
	2	On ne sait pas où on peut en venir d'un temps pareil	.....	Assertion informative (évaluative)
	3	On peut pas mettre les tapis dehors oh non	.....	" " " 3 peut être conclusif
2 è m e  s é q u e n c e	4	Voyez moi donc voyez moi donc ça	.....	Intimation (évaluative)
	5	C'est pas rien	.....	Reprise d'assertion évaluative 1
	6	On s'croirait au mois d'décembre	.....	Assertion informative (évaluative)
	7	Tous les jours hein tous les jours	.....	Assertion informative évaluative
	8	C'est épouvantable	.....	Assertion évaluative  8 est conclusif par rapport à la 2ème séquence mais aussi par rap- port à l'ensemble des séquences 1 et 2
3 è m e  s é q.	9	Les gens qu'ont à faire des vendanges ça doit être beau ça doit être frais	.....	Assertion informative évaluative
	10	C'est la fin du monde ça	.....	Assertion évaluative  10 est conclusif par rapport à l'ensemble de ce qui précède

4 è m e s é q u e n c e	11	Voyez moi donc ça	.....	reprise d'intimation évaluative 4
	12	On s'croirait au mois d'décembre	.....	reprise d'assertion évaluative informative 6
	13	C'est triste hein	.....	Assertion évaluative. 13 est conclusif par rapport à 12
	14	Vous trouvez pas qu' c'est triste	.....	Demande de confirmation de l'assertion évaluative 13
	15	Oh oui	.....	Auto confirmation
	16	On n'a jamais vu ça	.....	Assertion évaluative 16 est conclusif par rapport à l'ensemble

2.3.1. Les quatre séquences de cette première intervention constituent un acte illocutoire d'information concernant moins le temps qu'il fait que l'évaluation qu'en fait le locuteur A.

2.3.1.1. C'est que le référent (temps qu'il fait) est visible dans la situation commune aux interlocuteurs et que la description de ses éléments est inutile. Le discours de A à ce sujet ne peut prétendre apprendre à B et à C quoi que ce soit qui ne soit déjà connu. Aussi les éléments descriptifs référentiels sont-ils extrêmement réduits. Ils se limitent à la désignation "un temps pareil", à l'emploi du déictique englobant "ce/ça", à l'indication spatiale donnée par l'adverbe "dehors" et à une comparaison relative aux conditions atmosphériques (le mois de décembre). Il s'y ajoute la mention d'un élément externe à la situation, les vendanges, qui est sans doute en rapport avec l'expérience vécue antérieure de A.

2.3.1.2 L'acte d'information de A est essentiellement un acte d'information sur son évaluation. Ce que A apprend à B et C, c'est son opinion sur le temps qu'il fait.

2.3.1.2.1. Les premières paroles prononcées par A sont une interjection sans contenu sémantique propre, dont le rôle est d'exprimer le degré d'intensité affective d'un énonciateur en réaction à

une situation donnée, et par conséquent l'évaluation émotionnelle qu'il fait d'un ou plusieurs éléments de cette situation. La reprise métalinguistique par "j'dis" n'introduit pas une redite d'un énoncé antérieur mais explicite le contenu sémantique de l'interjection, aucune autre phrase n'ayant été prononcée. La quasi-totalité de l'intervention de A peut être considérée comme un commentaire de l'interjection initiale. Toutes les assertions, les intimations et les demandes de confirmation qui la constituent sont entièrement évaluatives ou comportent des éléments évaluatifs.

2.3.1.2.2. L'évaluation est exprimée par diverses procédures lexico-syntaxiques: -la structure prédicative "c'est" + un adjectif ou un syntagme exprimant un jugement qualitatif: elle est réalisée au moyen d'adjectifs péjoratifs soit directement ("épouvantable, triste") soit par antithèse ("frais, beau"), de syntagme métaphorique ("la fin du monde"), de formules figées à valeur intensive ("c'est pas rien").

Les adjectifs et les adverbes comparatifs à valeur intensive se retrouvent par ailleurs ("pareil, jamais").

Ce sont en outre les modalisations interprétatives à l'aide du conditionnel ("on s'aurait, on s'croirait") ou de l'auxiliaire devoir ("ça doit être beau...").

2.3.1.2.3 En particulier tous les éléments descriptifs mentionnés loin de participer à une objectivation de la situation, sont inclus dans des énoncés qui comportent des modalisations évaluatives et qui sont autant de jugements appréciatifs portés par le sentiment du locuteur ("on sait pas...temps pareil", "ça" qui reçoit du contexte une connotation péjorative, "on peut pas...dehors", "les vendanges ça doit être frais ...").

2.3.1.3. Le discours est structuré non par le descriptif mais par l'évaluatif.

2.3.1.3.1. Les relations logiques entre les assertions incluant ces indications descriptives ne trouvent pas une expression dénuée d'ambiguïté. Ces assertions sont bien sous-tendues par des rapports de causalité ou d'équivalence que l'on peut exprimer ainsi:

Le mauvais temps ---> empêche de sortir les tapis  
est aussi mauvais qu'au mois de décembre  
Sa durée empêche de faire les vendanges

mais on ne sait si le locuteur établit un rapport entre la durée du mauvais temps et le mois de décembre, entre l'empêchement (assertion initiale "on ne peut pas") de sortir les tapis et l'empêchement de faire les vendanges, les assertions pouvant aussi bien fonctionner de manière coordonnée et interchangeable que comme préalables explicatifs l'une de l'autre.

2.3.1.3.2. Ce sont les énoncés purement évaluatifs, alternant régulièrement avec les énoncés que nous avons appelés descriptifs-évaluatifs, qui structurent et qui scandent le discours dans une progression hyperbolique et dans le domaine affectif:

- (oh la la)  
1 C'est pas rien  
8 C'est épouvantable  
10 C'est la fin du monde

Arrivé à ce point, l'énonciateur ne peut que reprendre en retrait  
13 C'est triste

avant de retrouver une nouvelle et définitive hyperbole  
16 On n'a jamais vu ça.

On voit en se reportant au tableau analytique que les trois assertions les plus fortes (8, 10, 16) sont conclusives par rapport à la totalité des énoncés qui les précèdent et par conséquent l'une par rapport à l'autre ou aux autres, dans l'ordre où elles apparaissent. La surenchère dans l'hyperbole est d'ailleurs une obligation pour éviter l'effet de simple redite et pour que le caractère conclusif de l'assertion par rapport à celles qui précèdent soit nettement marqué.

Le caractère évaluatif du discours est enfin renforcé par la répétition systématique d'une grande partie des phrases dans la mesure où celles-ci comportent déjà des éléments d'évaluation. Nous aurons à revenir sur ces répétitions pour leurs fonctions argumentative et interactionnelle.

2.3.2. L'ensemble de cette évaluation affective croissante est orienté vers une demande d'assentiment d'abord implicite et que A explicite finalement pour y donner elle-même une réponse. Cet acte de requête tardivement explicité semble être l'acte directeur de l'intervention; il est préparé par la justification que constituent le con-

tenu de l'information et surtout l'évaluation permanente qu'elle véhicule.

2.3.2.1. La requête est préparée par la forme même d'assertion donnée à l'expression de cette information et de cette évaluation, qui sont imposées à l'interlocuteur et qui tendent à l'obliger à assentir d'autant plus que l'emploi du pronom on ("on peut pas, on dirait qu'on est...") inclut l'interlocuteur et le fait participer à l'assertion.

2.3.2.2. L'assentiment est encore sollicité de façon directe par les intimations -avec implication du locuteur, ("voyez moi donc ça"), surtout par le marqueur interactionnel<sup>10)</sup> "hein" qui fait partie des "tournures à fonction de recherche d'approbations discursives" de Settekorn<sup>11)</sup> auquel nous adjoignons "qu'est-ce que vous voulez", et par l'interrogation totale finalement explicitée dont la forme interrogative négative ("vous trouvez pas que...") oblige à répondre par l'affirmative.

2.3.2.3. Il s'y ajoute le marqueur interactionnel de réfutation préventive "quand même". "Quand même" a de manière générale un emploi réfutatif et "appartient toujours à un mouvement de désapprobation"<sup>12)</sup>. Or (<sup>ici</sup> "c'est pas rien quand même", "on n'a jamais vu ça quand même") la réfutation porte sur la contradiction qu'on pourrait apporter au jugement énoncé par le locuteur. Cette contradiction est seulement envisagée de façon virtuelle. Elle n'est pas effectivement réalisée par l'interlocuteur et a peu de chances de l'être compte tenu de la situation (le mauvais temps qui règne) et de la formulation du jugement sous forme de stéréotype banalisé. La phrase équivaut à "même si on/tu peut/x dire que c'est rien, je dis que c'est pas rien", "même si on/tu peut/x dire qu'on a déjà vu ça, je dis qu'on n'a jamais vu ça". La réfutation porte non seulement sur le contenu de la contradiction

---

10) Nous reprenons la distinction faite par ZENONE (E.L.A., no 44, p. 71, entre interactivité, interactif et interaction, interactionnel.

11) W. SETTEKORN: "Pragmatique et rhétorique discursive", Journal of Pragmatics, 1977, 1.3, 195-210. "Ces tournures donnent au segment affecté une fonction de justification".

12) Sur "quand même" Cf. J. MOESCHLER et N. de SPENGLER, Cahiers de linguistique, Université de Genève, no 2, 1981, p. 93.

virtuelle, mais sur l'acte d'énonciation possible, sur le rapport de cette proposition contradictive au sujet qui en assumerait la vérité. Le locuteur argumente: l'interlocuteur ne peut qu'être d'accord sauf à être impoli ou polémique.

2.3.3 Mais non seulement A oblige à répondre et oriente la réponse sollicitée, mais elle formule elle-même des réponses confirmatives à ses demandes implicites ou explicites.

2.3.3.1. Les marques d'auto-assentiment, ("oh oui/oh non" selon que l'assertion ainsi reprise est affirmative ou négative) confirment d'abord les assertions relatives au contenu informatif-descriptif modalisées évaluativement ("on peut pas mettre les tapis dehors, oh non, ...les vendanges...ça doit êt'beau oh oui ça doit êt'frais oh oui"). La dernière confirme le jugement affectif globalement porté sur la situation, et répond simultanément à la question posée à C sur son sentiment. ("Vous trouvez pas que c'est triste oh oui"). Ces formules d'auto-assentiment dont A ponctue son discours anticipent sur les réponses, sollicitées et suggérées, de ses interlocuteurs et confèrent à son discours une allure fortement monologique. Paradoxalement, les éléments interactionnels employés visent à empêcher l'interaction.

2.3.3.2. L'abondance des répétitions, quasi-systématiques, qui en fait un trait caractéristique du discours de A, est à mettre en rapport avec ces formules de réfutation préventive et de confirmation anticipée.

2.3.3.2.1. Ces répétitions, relevées ici non seulement dans la première intervention de A, mais dans la totalité de l'échange d'ouverture, sont soit immédiates ("voyez moi donc, voyez moi donc ça", "tous les jours hein tous les jours, c'est la fin du monde ça, c'est la fin du monde, i z'y ont dit i z'y on dit"), parfois avec une variante ("ça doit êt'beau, ça doit êt'frais, c'est triste hein, vous trouvez pas que c'est triste") soit légèrement différées (2ème reprise de "voyez moi donc ça, tous les jours"), avec variante due à l'éloignement (on dirait qu'on est/on s'croirait au mois d'décembre) ou à la transformation syntaxique (on n'a jamais vu ça → qu'on n'avait jamais vu ça; y'a longtemps → qu'y avait longtemps").

2.3.3.2.2. Dans la mesure où elles incluent de nombreux éléments conatifs et phatiques on pourrait leur attribuer une fonction de sollicitation d'interaction conversationnelle et d'incitation de l'interlocuteur à prendre son tour de parole.

Mais dans la mesure où elles sont largement constituées de stéréotypes elles servent surtout à A à relancer son discours et à en assurer un déroulement ininterrompu. D'un point de vue stratégique elles réduisent la possibilité de reprises de parole des interlocuteurs, et du même coup le risque d'expression de désaccord, à la fois par le volume de temps qu'elles occupent et par la valeur argumentative qu'elles ont du simple fait de leur présence réitérée. Ceci nous amène à l'argumentation.

2.3.4. Si on admet qu'une des règles conversationnelles est d'apprendre quelque chose à l'interlocuteur, ce qui précède montre qu'ici apprendre quelque chose à l'interlocuteur c'est, pour A, le persuader du bien-fondé et de la valeur de son évaluation. Il en résulte que le discours de A est fortement argumentatif. L'argumentation porte sur l'évaluation affective dont on a vu qu'elle envahit et structure la totalité du discours.

2.3.4.1. L'argumentation utilisée au niveau de la phrase les procédures d'inclusion de l'interlocuteur par la forme englobante du pronom personnel (on), ou sa sollicitation par les modalités verbales de possibilité ou de probabilité. Elle utilise surtout au niveau discursif la répétition insistante des intimations, des évaluations assertées et la progression que nous avons déjà soulignée entre celles-ci. C'est ce qui fait que le flou constaté dans le détail des relations logiques de causalité entre certaines parties de l'énoncé n'est en définitive d'aucune conséquence, puisque le caractère plus ou moins lâche de ces relations n'empêche pas la co-finalité argumentative.

2.3.4.2. Ce sont enfin au niveau interactionnel les procédures de sollicitation et d'interrogation, et, contradictoirement, celles de confirmation et de réfutation préventives. Autrement dit, l'argumentation tend vers ce que M. Charolles désigne comme son "idéal":

*"Le but de l'argumentation étant de produire en autrui une sorte de conscience de la nécessité où il se trouve de conclure en la justesse, en la vérité, en la légitimité...de telle ou telle affirmation, l'idéal de l'argumentation consiste donc fatalement à réduire son auditeur au silence". (13)*

Or la stratégie conversationnelle de A va être mise en défaut, et son argumentation affective mise en doute par l'intervention de C. La fin de l'échange consistera à rétablir sa domination.

#### 2.4 La 2ème et la 3ème interventions

2.4.1. La deuxième intervention de l'échange (en dehors des échanges confirmatifs de salutations enchâssés) est la réponse aux sollicitations répétées de A à l'égard de B, qui n'a pas pu ou pas voulu prendre la parole, puis de C lui-même.

Le locuteur C, sollicité directement par l'interrogation, se juge obligé de répondre. Mais comme A a elle-même répondu à sa propre question en anticipant sur la réaction de C, c'est à l'assertion qui suit que celui-ci répond, assertion assortie, on l'a vu, d'un marqueur de réfutation préventive. Or C, dans sa réponse modifie cette assertion et l'évaluation qu'elle asserte ("on n'a jamais vu ça") par une restriction sur l'adverbe (Ah, y'a longtemps). On notera la fonction du "Ah" que nous appellerons marqueur d'assentiment restrictif, équivalent à "du moins".

2.4.2 La troisième intervention montre bien comment A conjure cette menace, plus que potentielle, de divergence, d'abord en répétant et en reprenant la restriction à son compte, loin de la considérer comme un désaveu, en la faisant précéder d'un marqueur conclusif (eh ben) qui indique que le propos clora l'échange; en l'assertant avec force (eh ben, y'a longtemps, oui oui") le oui répété jouant le double rôle de marque d'assentiment, et de marque de consécution an-

---

13) M. CHAROLLES, "Les formes directes et indirectes de l'argumentation", Pratiques, 1980, no 28, p. 10.

nonçant l'argument qui suit, enfin par appel à l'argument nouveau -et répété- d'autorité ("i z'y ont dit, i z'y ont dit qu'y avait longtemps...") Le recours, par le discours rapporté, à l'opinion des gens autorisés, ceux qui parlent à la radio et auxquels A croit qu'est conférée par là une compétence qui ne se discute pas, lui permet de reprendre à son compte un avis différent du sien initial. Soulignant qu'elle les a entendus, elle participe ainsi à leur autorité dont elle se fait l'écho, et grâce à cette médiation, elle rétablit en tant qu'asserteur un consensus général qui clôt l'échange, tout en lui permettant de répéter un argument évaluatif personnel indiscutable ("pis tous les jours").

2.5. Ainsi dans la totalité de cette "ouverture" de la conversation A veut persuader ses interlocuteurs de partager un jugement évaluatif de type affectif, et non cognitif, portant sur un événement qui va de soi. Le caractère bénin du référent lui enlèverait toute importance significative. C'est l'insistance redondante de A qui lui confère cette importance. En fait ce que A cherche à travers cette demande d'assentiment et ce consensus qu'elle réalise verbalement, c'est une reconnaissance d'égalité. Mais d'une égalité qui dépasse la neutralisation du risque inhérent à toute conversation et la simple interaction du moment. Cette égalité demandée, qui n'est pas vécue socialement ni culturellement, qui est précairement instaurée par l'échange confirmatif de salutations et laborieusement construite dans l'échange réparateur, prend une valeur plus générale de reconnaissance sociale en dépit ou plutôt à cause de la différence des conditions sociales et des situations socio-professionnelles des interlocuteurs. Demande implicite qui se cache sous l'explicitation de la requête d'assentiment, et qui est mise en jeu dans le rôle conversationnel que A assume en dirigeant la conversation. Sur la constatation référentielle qu'il fait mauvais les interlocuteurs ne peuvent qu'être d'accord. Pour se démarquer et pour obtenir un assentiment qui ne soit pas seulement constatation d'un fait, mais qui ait la signification plus profonde implicitement demandée, A doit surenchérir par la charge émotive qu'elle donne à son discours. Mais en même temps ce qu'elle vise à travers son rôle, cette assimilation de, ou à l'interlocuteur, cette identification pro-

visoire -et illusoire- ne peut être obtenue que par un consensus qui intègre cette surenchère. D'où l'argumentation persuasive pressante et continue.

Mais un peu de la même façon que A sollicite l'assentiment et contradictoirement empêche, en anticipant, l'interlocuteur de le lui donner, sa demande de reconnaissance sociale qui transparaît derrière la requête conversationnelle d'assentiment est d'avance démentie et promise à l'échec par les éléments mis en oeuvre dans son discours, y compris surtout par les moins contrôlables, la réalisation phonologique et prosodique. Mais de cela, A n'a sans doute pas conscience. Et c'est ce rôle conversationnel garant de sa représentation sociale que A va devoir défendre et reconquérir après s'en être trouvée dépossédée dans le second échange.

### 3. Les deuxième et troisième échanges

Le deuxième passage analysé ne fait pas suite immédiatement à l'ouverture. Il en est séparé par quelques minutes de conversation relative à d'autres référents.

Il consiste en une reprise du thème référentiel de l'ouverture (le temps qu'il fait) par le biais d'une variante: la nécessité d'allumer le chauffage, et dans des formes d'interaction très révélatrices de ce qui est en jeu dans la conversation la plus banale.

3.1. La variante "nécessité du chauffage" est dans un rapport de cause/conséquence avec le thème référentiel initial. Elle permettra tout naturellement un glissement et un retour à ce thème, avec de nouvelles variations. Mais le référent n'est plus utilisé avec la fonction phatique d'engagement de la conversation et de prise de contact social qu'il avait dans l'ouverture.

C'est d'ailleurs une intervention de B qui relance la conversation en amorçant un nouvel échange. Le fait que B prenne l'initiative de la relance et réintroduise le référent, ainsi que les formes qu'elle utilise, lui confèrent une position dominante à l'égard de A. L'échange final montre comment A rétablit la situation à son profit,

en intervertissant les rôles.

### 3.2. La domination de B

La position dominante de B lui confère le choix du thème référentiel exprimé indirectement par l'adverbe de temps "vous faites du feu maintenant" (= maintenant qu'il fait mauvais).

3.2.1. Cette domination se manifeste dans les interventions successives de B, d'abord sous forme de deux demandes d'information dont la structure d'interrogation totale ne permet pas d'éluder une réponse sur le référent imposé, et appelle soit une confirmation, soit, en cas de dénégation, un commentaire explicatif ou justificatif, ("vous faites du feu maintenant hein"; "vous êtes au charbon"); puis sous forme d'une troisième interrogation et de sa reprise par le morphème "ah bon" qui modalisé par l'intonation, a une valeur interactionnelle de demande de confirmation qui oblige à répondre ou à commenter la première réponse faite.

3.2.2. Corollairement B a l'initiative des formes lexicosyntaxiques que A est obligé de réutiliser par transformation dans ses réponses. Il en résulte une série de difficultés diverses relatives à la maîtrise de la morphosyntaxe et du lexique, et aussi à l'interprétation.

3.2.2.1. Ainsi la structure de la première question et l'ambiguïté de l'adverbe maintenant ("vous faites du feu maintenant") qui ne désigne pas le présent de l'énonciation, mais le présent élargi de la durée du mauvais temps ou plus exactement une fraction de cette durée, entraînent une certaine maladresse dans l'expression de la justification ("oh ben oui on s'est enrhumé encore plus"). Le passé composé à valeur d'accompli par rapport à un moment de ce présent flou exprime en fait une cause postposée à sa conséquence:

"On s'est enrhumé encore plus (qu'avant. Alors) maintenant on fait du feu".

La réponse, sous sa forme "oh ben oui" rendue obligatoire par la structure de la question, ne pouvait être énoncée qu'en premier lieu. La postposition de sa justification entraîne une certaine

ambiguïté, qui n'aurait pu être levée qu'en recourant à un connecteur subordonnant de cause tel que "parce que" ou à un temps verbal exprimant l'antériorité (plus-que-parfait). Mais le locuteur A ne dispose pas d'une totale disponibilité des structures diversifiées de la langue.

3.2.2.2. La réponse à la seconde question de B est encore plus révélatrice. B la forme selon un schème lexico-syntaxique induit de l'image qu'elle se fait de la compétence de A, en utilisant une locution dont elle pense qu'elle appartient au lexique populaire de A. (La suppression de la négation ne dans la question suivante peut relever de la même cause). Or A, tout en comprenant parfaitement, est incapable de transformer syntaxiquement la locution de façon adéquate.

Sa réponse "Pis au bois", etc. implique une transformation de l'interrogation "Vous êtes au charbon?" en un énoncé comme "vous vous chauffez avec du charbon?" ou "vous brûlez du charbon".

3.2.3. Plus grave pour A, B la contraint à se contredire et à se déjuger en faisant appel à une connaissance qu'elle n'a pas et en l'entraînant dans une interprétation ou une réinterprétation hasardeuse du discours d'information entendu à la radio:

B - ...Le charbon sera rationné hein?

A - Eh i disent que si

B - Ah bon ?

A - C'matin i disaient qu'si. J'sais pas si c'est vrai

B - Ah j,n'ai pas entendu dire qu'il était question du charbon

A - C'est...moi non plus...c'est le fuel...

A l'assertion modalisée interrogativement par la prosodie et le marqueur de recherche d'approbation "hein", A répond prudemment -en s'abritant derrière l'autorité du discours rapporté ("i disent que si"). L'exclamation de B traduit une incrédulité qui entraîne d'abord une restriction de A sur la véracité de son assertion précédente, puis son **abandon** par une phrase en complète contradiction avec ce qu'elle avait affirmé.

3.2.4. Enfin B souligne une ignorance en corrigeant ou précisant la prononciation du lexème "fuel" sur lequel A butait. L'intervention métalinguistique est d'autant plus importante que ce lexème est précisément le pivot de la réinterprétation à laquelle A a été

contrainte par B. On peut d'ailleurs penser que l'ignorance relative de A n'est pas sans rapport avec sa méprise.

3.2.5. Ainsi la position dominante de B se manifeste sur tous les plans, sans même que B en ait conscience, du fait du caractère directif de son intervention qui impose le référent discursif, la structure de l'échange global, et la structure morphosémantique des énoncés qui constituent celui-ci: a) par l'emploi de morphèmes et de tours syntaxiques que B croit accessibles à A, et qui ne le sont pas ou le sont mal; b) par le fait qu'elle corrige A; c) par le fait qu'elle force A à se déjuger.

3.3 Le troisième échange que nous avons distingué, avec un retour au thème initial sous une forme proche de celle du début, correspond au renversement des rôles et à la reprise, par A, de la double maîtrise et de la conversation et de son propre discours.

3.3.1. A reprend le rôle conversationnel dominant par une rupture avec ce qui précède. Cette rupture est marquée par la formule "pis vous croyez non" qui entre dans la catégorie des "marqueurs de structuration de la conversation" définis par Auchlin<sup>14</sup>). "Pis" n'a ici aucune valeur temporelle ou quantitative. La formule sert d'embrayeur à un nouvel échange sur un thème résolument nouveau, par un "décrochement". Elle utilise d'ailleurs un procédé argumentatif dans l'emploi conatif conjoint de la deuxième personne verbale et du "non" qui anticipe sur l'accord, sollicité de l'interlocuteur et quasiment forcé, avec les nouveaux jugements évaluatifs qui vont suivre.

3.3.2. Le nouveau thème référentiel est repris de celui de l'ouverture; mais dans des variations qui lui confèrent sans doute assez d'originalité aux yeux de A pour ne pas lui paraître une redite pure et simple.

La première variation est la menace que constitue le mauvais temps pour les fleurs. Elle a déjà été amorcée dans l'ouvertu-

---

14) E.L.A., no 44, 93-95.

re par allusion aux vendanges. La préoccupation est en relation directe avec l'expérience du locuteur A.

La seconde est l'impossibilité de sortir. Le passage de l'une à l'autre semble se faire par le biais de l'opposition lexématique "faut tout rentrer --> on peut pas sortir".

La troisième amorcée par le marqueur d'enchaînement "pis" est la permanence du mauvais temps "même la nuit", avec peut-être une relation sémantique "on peut pas sortir --> faut être là -> pis la nuit, jour et nuit", pis exprimant, plutôt qu'une rupture thématique, l'adjonction d'une circonstance aggravante, en écho au "pis tous les jours" qui clôt l'ouverture.

Ces variations comportent un certain nombre d'éléments descriptifs nouveaux. Mais le discours de A est caractérisé par un retour à l'évaluatif exprimé par les modalités verbales ("faut, on peut pas", conditionnel passé), les lexèmes quantifiants (trop tôt, rien du tout, tout), les adjectifs qualitatifs (pareil, même), les interjections (oh, ah), la modalisation exclamative de diverses phrases non verbales ("pis la nuit", "tout") et les jugements prédicatifs stéréotypés de valeur affective ("c'est pas rien", "c'est pas gai").

3.3.3. A revient également à un discours argumentatif dans lequel les actes d'information que constituent ses interventions, avec leur structure propre, débouchent sur une évaluation assortie de marqueurs de demande de confirmation ou d'auto-confirmation préventive. Ainsi la séquence

"Les fleurs c'est tout par terre  
moi j'ai rentré mes bégonias  
i z'auraient pourri"

dans laquelle l'information est encadrée par un acte de préparation et un acte de justification, conclut par la demande de confirmation que le marqueur "hein" fait porter sur l'assertion évaluative finale "ça (vient) deux mois trop tôt hein, ça commence deux mois trop tôt". Et la séquence

"On peut pas sortir  
faut être là  
Pis la nuit" ... etc.

où les actes d'information sont partiellement redondants, se termine

par l'assertion évaluative renforcée

"ah c'est pas gai la vie non"

qui est conclusive par rapport non seulement à la séquence, mais à la totalité de l'intervention, et peut-être de l'échange, en raison de son caractère sémantiquement englobant et stéréotypiquement sentencieux, et dont le renforcement souligne la conviction de A d'asserter une vérité universelle et indiscutable.

3.3.4. On y retrouve en outre la répétition caractéristique du discours de A, déjà relevée dans l'ouverture:

"j'ai rentré tous mes bégonias  
j'les ai tout rentrés ...faut tout rentrer  
i z'auraient pourri" (3 fois)  
"ça vient deux mois trop tôt, ça commence  
deux mois trop tôt  
la nuit...jour et nuit  
c'est pareil/c'est l'même temps"

avec la même double fonction d'auto-relance du discours et d'"occupation" du terrain conversationnel d'une part, et de "matraquage" persuasif de l'interlocuteur d'autre part. En même temps, la longueur des interventions de A est significative du renversement des positions réciproques des interlocuteurs, en dépit de la courte interpolation d'une remarque enchâssée relative au travail qu'elle a commencé ("faut mettre ça là") et qui est signalée par un marqueur de reprise linéaire et, pour ainsi dire, de "mise entre parenthèses" de ce qui précède ("à part ça").

3.3.5. Le décrochement conversationnel opéré par A et la nouvelle pression évaluative et argumentative qu'elle exerce sur son interlocuteur sont d'ailleurs couronnés de succès puisque B est réduite à assentir "ben oui" en exprimant son accord total sur un stimulant pour A dont le discours reprend immédiatement l'assentiment pour rebondir par les stéréotypes vers la sentence conclusive finale.

3.4. Ceci nous amène à considérer la fonction des deux échanges que nous avons distingués dans cette seconde partie.

Ces échanges sont caractérisés par leur thème référentiel propre (même s'il existe une relation entre les deux).

1) La nécessité du chauffage et les risques qu'encourent les moyens

de chauffage

2) Les méfaits du mauvais temps.

Ils sont définis par leur unicité fonctionnelle, comme l'ensemble des interventions, de la rupture au rétablissement de l'équilibre<sup>15)</sup>. Le premier est constitué d'une série de demandes d'information et de réponses, puis d'une demande de confirmation et d'une rétractation. Le second d'une série d'informations évaluatives entrecoupées d'une confirmation; la séparation entre les deux étant nettement indiquée par le marqueur d'enchaînement linéaire<sup>16)</sup> "Pis vous croyez non" qui permet la rupture sémantique.

Or dans la stratégie de A il est clair que le deuxième échange s'articule sur le premier, moins par la proximité de son thème référentiel que par sa fonction dans la conversation. L'objectif réel de A est moins d'apporter des informations (ce qu'elle fait cependant davantage que dans l'ouverture) que de reconquérir le rôle dominant perdu et par là de redonner d'elle une image sociale valorisante conforme à celle qu'elle avait laborieusement tenté d'imposer dans l'ouverture. Sous l'interaction conversationnelle, apparaît une autre interaction sociale, conflictuelle, plus profonde et sans doute inconsciente, déterminée par les rôles sociaux que les participants se prêtent à eux-mêmes et prêtent à leurs interlocuteurs.

#### 4. Conclusion

Cette conversation banale, choisie pour sa banalité même et pour l'abondance de ses stéréotypes, révèle que sous la bénignité des propos se joue tout autre chose que la simple prise de contact de deux interlocuteurs, ou qu'un échange d'information

4.1. L'enjeu c'est d'abord le rôle conversationnel que l'un ou l'autre des protagonistes assume et inversement le rôle qu'il impose à l'autre. Par le caractère directif des interventions,

---

15) E. ROULET, op.cit., p. 8.

16) A. AUCHLIN, op.cit., p. 88 sq.

par l'organisation argumentative, par le mode d'enchaînement répétitif, c'est ici la façon dont A prend d'abord la direction des opérations, et la reconquiert lorsqu'elle en a été dépossédée.

Mais ce rôle conversationnel qui consiste à rétablir ou à faire rétablir un équilibre menacé n'est pas ici l'essentiel. On se rappellera que la conversation n'est pas transactionnelle et qu'elle n'est pas orientée vers la satisfaction du désir d'un objet préalablement défini, soit concret soit abstrait.

4.2 Ce qui se joue sous les rôles conversationnels assumés et imposés, c'est surtout ce que nous avons appelé un rôle social -en donnant ici au terme une signification quasi théâtrale- dont le rôle conversationnel n'est qu'une projection. C'est une tentative d'imposer à l'interlocuteur et sans doute de se donner à soi-même une certaine image de soi. Il s'agit de persuader l'interlocuteur non seulement de la véracité et du bien-fondé du discours tenu mais encore de l'aptitude du locuteur à tenir un discours vrai, et un vrai discours. C'est-à-dire de son aptitude à organiser ses propos et à diriger une conversation. Au premier niveau, celui de la persuasion "immédiate" de la véracité du discours correspond surtout la mise en oeuvre argumentative. Aux deuxième et troisième niveaux, ceux de l'organisation du discours et de la direction de la conversation, ce sont en outre les répétitions et les modes d'enchaînement qui interviennent.

Cette image que le locuteur veut imposer, il l'élabore à partir de son expérience vécue de l'inégalité sociale et de la représentation qu'il s'en fait. La conversation est en fait une offensive plus ou moins masquée où l'un des locuteurs agit et parle pour amener l'autre à une représentation conforme à celle que le premier veut donner de lui-même. L'assentiment obtenu, arraché parfois, est alors pour le locuteur le signe qu'une partie au moins de cette représentation a bel et bien été imposée à l'autre. Une véritable victoire dans ce que l'on a nommé un combat entre inégaux.

4.3 Victoire illusoire néanmoins et toujours précaire, comme le montre le retournement de situation provoqué par la relance de B dans le deuxième échange. Cet échange montre bien que sans même

le vouloir B force A à opérer une manoeuvre de rupture pour ne pas se laisser enfermer définitivement dans son ignorance et sa maladresse, marque indélébile de l'appartenance sociale et socio-culturelle, dont elle voudrait précisément modifier la représentation.

C'est aussi que A prend le départ avec un handicap socio-culturel et socio-linguistique insurmontable.

Nous n'avons pas analysé systématiquement les traits morphophonologiques et prosodiques qui marquent le discours de A comme "populaire", "rural", ou "relâché" (sans qu'il y ait de cohérence dans ces termes); on a noté sa maladresse à manier certaines formes syntaxiques ou lexicales. L'ensemble de ces caractères inhérents au discours de A constituent ipso facto une frontière que A ne peut franchir, et fonctionnent dans la conversation en parfaite contradiction avec l'image sociale que A tente d'imposer par son discours et son rôle conversationnel.

ANNEXE : Transcription de la conversation

- A - Oh la la  
Le chien - oua  
A - Bonjour  
Le chien - oua oua  
B - Bonjour madame  
A - J'dis c'est pas rien quand même hein  
- oua  
A - ....en venir d'un temps pareil oh on ne peut pas mettre les tapis  
dehors oh non oh voyez moi donc voyez moi donc ça C'est pas rien  
(là) ?) on dirait qu'on est au mois au mois d'décembre Tous les jours hein  
tous les jours c'est épouvantable Les gens qu'ont des des à faire des ven-  
danges ça doit êt'beau oh oui ça doit êt'frais Oh oui C'est c'est  
la fin du monde ça C'est la fin du monde qu'est ce que vous vou-  
lez voyez moi donc ça on s'croirait Bonjour m'sieur  
C - Bonjour madame  
A - On s'croirait au mois d'décembre C'est triste hein vous trouvez  
pas qu'c'est triste oh oui On n'a jamais vu ça quand même  
C - Ah y a longtemps  
A - Eh ben ya ya longtemps oui oui i z'y ont dit i z'l ont dit qu'y'avait  
longtemps qu'on n'avait pas vu ça Pis tous les jours  
.....  
B - Vous faites du feu maintenant hein  
A - Oui  
Oh ben oui on on s'est enrhumé encore plus  
B - Vous êtes au charbon ?  
A - Pis du bois pis du charbon pis encore du bois que vous m'avez don-  
né j'en ai encore un peu oui Pis du charbon oh oui  
B - Oh ben le charbon sera pas rationné de toute façon hein  
A - Eh i disent que si hein  
B - Ah bon  
A - C'matin i disaient qu'si j'sais pas si c'est vrai  
B - Ah j'n'ai pas entendu dire qu'il était question du charbon  
A - C'est moi non plus c'est de le fuel le  
B - Le fuel  
A - Le fuel qu'on (veut être?) rationné oui Pis vous croyez non c'est  
pas rien tous les fleurs c'est tout par terre moi j'ai rentré tous  
les mes bégonias i z'auraient pourri Oh i z'auraient pourri mes  
bégoniass j'les ai tout rentrés  
....Faut mettre ça la....  
.... Les (oignons?) à part ça i z'auraient pourri Faut tout rentrer  
Oh c...ça ça (vient ?) deux mois trop tôt hein ça commence 2 mois trop tôt  
B - Ben oui  
A - Oh oui on peut pas sortir rien du tout hein faut êt'là ah oui  
Pis pis la nuit la nuit c'est pareil Jour et nuit Tout Jour et  
nuit c'est l'même temps En s'peignant on entendait ça faisait  
du vent Ah c'est pas gai la vie non

NB: On a pris le parti d'une transcription conventionnelle sans ponc-  
tuation, mais avec majuscules, étant conscient que la distribu-  
tion de celles-ci prête à discussion.